Etats-Unis, se fait journaliste par nécessité ou par goût, n'est pas obligé de faire honneur à sa renommée tous les jours, quelquefois pendant des années. Pour se faire un nom, le journaliste n'est pas sollicité comme l'a été Daudet, à brutaliser la notoriété publique par des pétards littéraires plus ou moins brillants, par des exhibitions plus ou moins recommandables. Quoiqu'il en soit, pas un journaliste français ne s'entend comme Daudet à rédiger une chronique à sensation, et la verve, l'humeur, la grâce ironique, tous les dons du chroniqueur enfin, ne lui firent jamais défaut.

Le genre d'Alphonse Daudet était trop fin, trop subtil, trop délicat pour se borner à se faire connaître du public sous ce seul jour. Sans aborder encore les romans qui lui ont valu la notoriété dont il jouit, il commence à publier de courts récits où la fiction se mêle à la réalité. "*Les Contes du lundi*" et "*Les Lettres de mon moulin*" qui sont d'un bout à l'autre un petit bijou littéraire, font partie de ce genre de publication. Dans ces jolis contes on voit briller tout à la fois le charme, la fraîcheur et la délicatesse de sentiment qui distinguent les œuvres de Daudet. A ces volumes de courts récits succédèrent les "*Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon.*" Mais jusqu'au jour ou parut le roman de "*Fromont jeune et Risler aîné*" (en 1874), Alphonse Daudet n'était pas encore devenu l'homme de lettres fameux qu'il est aujourd'hui.

Dans ce livre qui passe pour l'un de ses mieux écrits, Daudet met en scène deux hommes qui occupent à Paris une haute situation dans le commerce. La maison Fromont jouit d'un grand crédit dans la capitale à la mort de son chef. Le neveu trouve le fardeau trop lourd pour ses jeunes épaules, et il s'associe bientôt le premier employé de la maison, Risler, homme d'affaires consommé et d'une honnêteté avérée. Celui-ci se marie, âgé déjà, et son choix tombe sur une femme légère et frivole, qui bientôt devient l'amante de Fromont, lequel pour satisfaire les caprices fous de sa maîtresse, puise à pleines mains dans la caisse et met en péril l'honneur et la fortune de la maison. La catastrophe est évitée, mais en apprenant la trahison de son associé et surtout celle d'un frère chéri, qui lui aussi avait voulu attenter à son honneur, le désespoir entre dans l'âme de Risler et le pousse au suicide. — Ce livre n'est que trop humain, et laisse une impression pénible.

Dans "*Le Nabab*" (paru en 1873), Daudet met en scène un de ces princes d'Asie, riches à centaines de millions, et que les plaisirs